

L'Agence du court métrage
et L'Association Française
du Cinéma d'Animation
présentent

SORTIR DU RANG

Fiche Pédagogique

Rédaction : Anne-Sophie Lepicard

➤ Roughhouse,
de Jonathan Hodgson (2018)



Vivre avec... même si c'est dur !

Magali Le Huche, Pauline Pinson, Marion Puech

7'30 · 2004

ESAD - École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg

Une parodie d'émission de télé-réalité nous présente une dizaine de petits reportages qui racontent les difficultés de l'existence d'animaux aux complexes drôles et absurdes.

Le titre de ce court métrage réalisé à l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg pourrait être celui d'une émission de télé-réalité, et c'est effectivement une forme parodique de ce type de programme que les trois réalisatrices ont mise en scène. Dessinés d'un trait stylisé et proche de la caricature, les personnages se succèdent, animaux dont les tares de toutes sortes créent des situations absurdes et drôles, proches du cartoon.

Dans cette galerie de freaks animés, on rencontre notamment Rémy, loup affublé d'un casque de cheveux inamovible, semblable à la célèbre coupe de la chanteuse Mireille Mathieu, Jean-Lou le mériau condamné à porter le bonnet rouge du commandant Cousteau vissé sur la tête, Patricia la truie dotée d'un trou de nez si large qu'il aspire tout ce qui est à sa portée, ou encore Frédo le lapin qui cache une paire de testicules sous ses aisselles...

Les autrices ont adopté un ton délibérément ironique, renforcé par les voix-off qui accompagnent les saynètes, celles de Magali Le Huche, l'une des réalisatrices, et de Joseph Kieffer, un camarade de promotion devenu artiste plasticien. Ils singent tous deux avec talent le mélange complaisant de compassion et de voyeurisme que l'on peut retrouver dans certaines émissions télévisuelles se targuant de montrer des gens « différents ».

On pourra d'ailleurs se rappeler que l'étymologie du mot « monstre » vient du verbe « montrer », acte qui participe pleinement à la fabrication du monstre... Mais bien plus qu'une critique sociale, *Vivre avec... même si c'est dur* est avant tout une fantaisie potache dont l'humour et le sens de l'absurde évoquent les courts métrages de l'un des maîtres du cartoon, le réalisateur américain Tex Avery, adepte des corps se déformant au gré des péripéties, sans souci de naturalisme.



Girl in The Hallway

Valerie Barnhart

10'31 · 2019

Un homme témoigne des circonstances qui entourent la disparition d'une enfant et porte avec difficulté le lourd poids de son silence et de son inaction.

Girl in The Hallway est un film dont on ne sort pas indemne. La réalisatrice canadienne Valerie Barnhart a choisi de mettre en images un récit autobiographique raconté sur scène par un célèbre slameur américain, Jamie DeWolf. Ce n'est pourtant qu'à la fin du film que nous comprenons véritablement le contexte du récit et sa nature documentaire, lorsque le narrateur interpelle le public pour l'enjoindre à applaudir, et ainsi briser le silence autour de l'assassinat d'une enfant, Xiana Fairchild, qu'il nomme « celle qu'il a abandonnée ». Et c'est en particulier cet aspect de l'histoire qui a intéressé la réalisatrice – comment l'inaction et l'indifférence peuvent devenir des formes de violence passive, participant à la banalisation des homicides de petites filles, qui préfigure celle des féminicides, un phénomène qui touche en particulier la communauté amérindienne très exposée à la précarité et la violence.

À l'origine du film, il y a donc ce récit que la réalisatrice découvre via youtube, avec l'imaginaire visuel puissant de la figure du Petit Chaperon rouge et du loup prédateur que convoque déjà Jamie DeWolf. Valerie Barnhart décide de l'adapter sans connaître l'art de l'animation. En résulte une mise en images hachée qui fait écho à la scansion du slam, mêlant papier découpé, fusain, pastel, graphite sur canson noir et papier journal.

La matière de ces différents médiums est très présente, le pigment affleure, les coups de ciseaux apparaissent, le trait est parfois grossier, tracé sur d'autres esquisses – l'ensemble renforce délibérément l'absence de fluidité de l'animation et la sensation d'un récit à raconter en urgence, avec les moyens du bord (ce qui fut effectivement le cas puisqu'il s'agit d'une autoproduction).

Celui qui sort du rang est ici celui qui rompt le silence pour briser le cycle de la violence. Par sa forme et son sujet, le court métrage *Roughhouse* fera écho à cette démarche, avec une issue moins tragique puisque les protagonistes parviendront à enrayer cette spirale infernale. Comme si l'histoire de « la fille dans l'entrée » avait finalement été entendue.



Tommelise et l'Ogre

Cécile Robineau

8'04 · 2018

ENSAD, Pentacle Productions

Un ogre vit seul et reclus dans un immense jardin où il passe ses journées à manger et jardiner. Un jour, il rencontre une toute petite femme tombée du dos d'une hirondelle.

Les personnages et l'univers graphique de ce court métrage semblent familiers grâce aux éléments d'histoires existantes que la réalisatrice a repris dans son scénario – l'ogre qui terrorise les villageois alentours, le personnage de TommeLise qui évoque à la fois ceux du petit Poucet, de Tom Pouce, de Poupelina, ou encore le classique suédois de la littérature jeunesse, *Les Aventures de Nils Holgersson de Selma Lagerlöf (1906)*, dans lequel un très petit garçon voyage sur le dos d'un jars jusqu'en Laponie... Mais c'est pourtant un récit original que propose Cécile Robineau et un pas de côté par rapport aux ressorts narratifs traditionnels du conte.

Ainsi, si l'ogre à l'apparence gargantuesque peut être terrifiant, il est également isolé et vulnérable, et *a contrario*, si la minuscule TommeLise dépend des oiseaux pour voyager et du bon vouloir de son hôte pour ne pas être dévorée, elle est par ailleurs dotée d'une détermination à toute épreuve. Cette combinaison inversée de force et de fragilité chez chacun des deux personnages crée entre eux une relation atypique et précieuse, dont on ne sait si elle est de nature amoureuse, filiale, amicale ou un mélange réinventé de tout cela.

La complicité et le partage cèdent ainsi la place à une terrible peur de perdre l'autre au point de la dévorer, avec cette image intrigante de TommeLise dans le ventre de l'ogre, entre ingestion et gestation – manière délibérée et revendiquée par la réalisatrice de jouer avec le renversement des rôles masculin et féminin.

Cécile Robineau sublime ce récit par une animation au monotype, avec un rendu proche de la gravure, et relevée de délicates touches aquarellées aux teintes parfois sépia. On a ainsi l'impression de tourner les pages d'un recueil de contes aux pages un peu jaunies, et d'y découvrir une histoire aux personnages véritablement extra-ordinaires, et en cela, merveilleuse.



Précieux

Paul Mas

13'45 · 2020

Je suis bien content

**Julie n'arrive pas à s'intégrer dans son école.
L'arrivée d'Émile, un enfant autiste, va changer la donne.**

Le titre choisi par le réalisateur Paul Mas nous interroge quant à ce qu'il désigne dans le film : s'agit-il du lien qui se noue entre Émile et Julie, du bouleversement que ce petit garçon apporte dans la vie de sa camarade, des cochenilles que les deux enfants ramassent dans la cour de récréation ?

Le fait est que l'arrivée de ce petit garçon différent bouscule les repères des élèves « normaux ». En affublant ces derniers d'un seul et même visage et en les faisant réagir et se déplacer de façon identique, le réalisateur rend d'ailleurs cette « normalité » un peu inquiétante. L'étrangeté semble ainsi inversée, elle n'est plus du côté d'Émile mais de celui de cette classe uniforme. Cette homogénéité est d'ailleurs aussi oppressante pour Julie, exclue du groupe, et qui partage avec Émile la particularité d'avoir son propre visage.

Ils sont les enfants à part, au fond de la classe, dans les recoins de la cour, à contretemps lorsqu'ils interrompent le rythme quasi-militaire des plongeurs à la piscine ou qu'ils restent trop longtemps dans les vestiaires. Mais ce qui est rare et précieux est aussi souvent fragile et menacé, telle la relation qu'ils tissent peu à peu. En cela, ce court métrage fait écho à la relation également particulière, extra-ordinaire, de TommeLise et l'ogre dans le film suivant, et qui connaîtra une issue plus heureuse.

Ici, la brèche ouverte dans l'univers de Julie par l'arrivée d'Émile se referme – Julie, contrainte sous la pression sociale de le trahir, ne garde de lui que le geste de hachurer ses dessins de traits de couleurs, technique qui lui vaut ironiquement l'admiration de ses camarades et l'opportunité de perdre son statut de paria pour s'intégrer parmi eux.

Ainsi, dans cet univers de marionnettes au sourire figé et identique, ceux qui entourent Émile et Julie, enfants comme adultes, se révèlent incapables de comprendre la particularité d'un lien unique, fragile... précieux.



Roughhouse

Jonathan Hodgson

15'35 · 2018

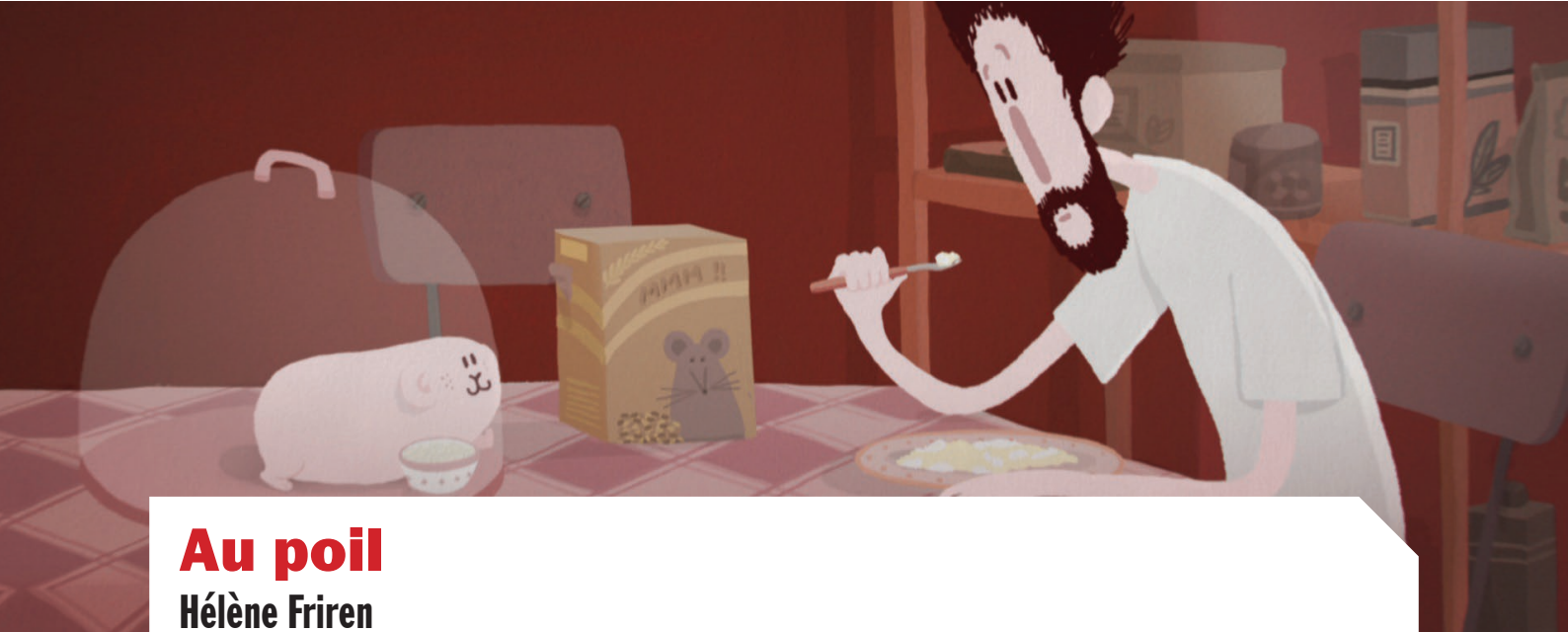
Papy3D Productions

Trois amis s'embarquent dans une nouvelle aventure dans une ville étrange, mais le jour où un nouveau membre manipulateur rejoint leur groupe, leur loyauté est mise à mal avec des conséquences terribles.

En anglais, l'adjectif « rough » signifie à la fois rude, rugueux, grossier, autant de mots pour qualifier les relations entre les quatre personnages, mais également le style de dessin choisi par Jonathan Hodgson. Le réalisateur britannique a en effet tenu à conserver l'aspect brut, « rough » des esquisses préparatoires afin d'en conserver l'énergie. Celle-ci ainsi que l'univers du film, ancré dans la mouvance punk du début des années 80, peuvent d'ailleurs rappeler les bandes dessinées de l'auteur américain underground Robert Crumb.

Animateur expérimenté, Jonathan Hodgson s'inspire du réel pour ses films et c'est un souvenir enfoui, dont lui-même dit ne pas être très fier, qui lui a inspiré le scénario. Alors étudiant à Liverpool comme ses personnages, il s'est retrouvé avec ses colocataires de l'époque face à cette situation : l'un d'entre eux ne pouvait plus payer le loyer et est devenu leur domestique. Le récit se fait ainsi sur le mode du souvenir autobiographique et le réalisateur a voulu que le dessin porte la trace de la remémoration avec le tremblement permanent de l'image et l'imprécision du trait. Le court métrage s'ouvre par ailleurs sur un souvenir d'enfance des trois amis de Birmingham qui fait écho à la fin du film, avec la tentative de suicide avortée de Shirley.

C'est ce choc qui met fin à la spirale de violence dans laquelle se sont engouffrés ses deux amis de toujours, Jez et Steve, avec leur acolyte à l'influence néfaste, Gibbo. Cette logique insidieuse est décrite sans concession dans le film, quand les blagues potaches deviennent harcèlement, quand le lien d'amitié qui soudait devient une force pour dominer celui qui est sorti du rang et qu'on aspire à écraser pour l'en exclure définitivement.



Au poil

Hélène Friren

7'45 · 2012
Parmi les Lucioles Films

Quitté par sa petite amie, Pierre décide de remplacer son poisson rouge, emporté par la jeune fille. Dans une animalerie, il se retrouve nez à nez avec un hamster chauve un peu étrange. Une relation entre humanité et animalité va se nouer entre les deux êtres.

Avec ce dernier film, le programme se termine sur un ton comique, bien qu'au rire se mêle un sentiment de malaise. Pour écrire le scénario, la réalisatrice s'est inspirée de couples de sa connaissance dans lesquels les partenaires finissent par se ressembler. Hélène Friren va plus loin dans le film puisque ce phénomène de mimétisme provoque le changement de nature du personnage principal, qui perd peu à peu son humanité pour devenir animal.

Avec son titre ironique, son univers graphique composé d'aplats de couleurs et sa bande-son qui évoque celle d'un jeu vidéo (divertissement pour lequel le compositeur de la musique, Christophe Herat, a d'ailleurs écrit plusieurs partitions), le film a une apparente légèreté de ton. Mais il a aussi un peu de l'inquiétante étrangeté de certains thrillers reposant sur l'appropriation par un personnage de l'identité d'un autre – on peut citer par exemple *Le Locataire* de Roman Polanski (1976) ou *JF partagerait appartement* de Barbet Schroeder (1992), deux films qui se déroulent principalement dans le huis-clos d'un appartement, comme *Au poil*.

Car si la créature que Pierre adopte a un faux air de Barbapapa, elle n'en est pas moins possessive et pugnace au point de prendre le pouvoir sur son maître qui va progressivement lui ressembler, perdant tour à tour sa silhouette, sa pilosité et l'usage du langage. On ne sort pas toujours du rang pour se distinguer mais parfois pour disparaître... L'étrange couple qui se forme à la fin apparaît en tous cas comme un clin d'œil au premier court métrage, *Vivre avec... même si c'est dur*, dont l'une des créatures pourrait bien être le fruit de cette union hybride, entre humanité et animalité.